

ALBERT DE MUN ET LA GUERRE

Voici sept ans, le comte Albert de Mun rendait à Dieu sa grande âme. M. Jacques Piou, son compagnon de luttés et son ami, retrace le rôle magnifique d'Albert de Mun au début de la guerre:

Dans chaque ligne qu'il écrivait, on sentait un battement de son cœur. En le lisant, les âmes se sentaient raffermies; et si les larmes des pères, des mères, des veuves, des sœurs ne séchaient pas, elles coulaient moins brûlantes. Personne n'a plus contribué à soulever la grande vague d'idéal qui passa alors sur la France.

Un instant, il crut le dénouement assuré. La prise éphémère de Mulhouse lui parut la première étape vers la victoire prochaine. Mulhouse! c'était la marche sur Strasbourg, l'Alsace reprise, le Rhin redevenu français, la route de Berlin ouverte; c'était la grande douleur de 70 consolée, la souillure de la conquête effacée et vengée.

Combien son cœur saigna, quand il vit nos troupes obligées d'abandonner la ville à peine conquise et se replier sur les marches d'Alsace, pendant que celles de Morhange refluaient sur Nancy, pour chercher au Grand-Couronné une nouvelle Argonne!

Quand vinrent Charleroi, la défaite, la retraite hâtive sur Paris, il ne se laissa aller à aucun découragement. Les opérations militaires, précipitées et en apparence confuses, n'étaient que les péripéties habituelles de la guerre, des combinaisons stratégiques. La marche de l'ennemi était une folle bravade; chacune de ses marches forcées l'affaiblissait et le découvrait. Plus il s'éloignait de sa base, plus il s'exposait à nos coups, et courait là où nous l'attendions pour l'écraser.

Le public commençait à s'interroger anxieusement, à compter les villes perdues, à calculer les distances franchies. Albert de Mun ne le laissa pas s'attarder aux sombres impressions. "Pas d'énerverment, pas de critiques déprimantes," écrit-il un matin de ces journées poignantes dont chaque heure marquait l'avance des Allemands. Notre armée recule, c'est pour mieux choisir son terrain de combat. L'ennemi avance à marches forcées, il court à sa perte. Dans ce drame sans égal, il faut, à tout prix, grandir et fortifier les âmes.

L'ennemi a dépassé la Marne; les uhlands ont franchi Compiègne. Le flot de l'invasion bat presque les murs des premiers forts. L'âme française ne fléchit pas; une invincible confiance la soutient, au milieu des périls qui croissent de minute en minute.

Sans doute, une partie de la population s'affola à la pensée de voir les femmes, les enfants, les vieillards exposés aux souffrances d'un siège, peut-être aux horreurs d'une prise d'assaut. On vit les gares envahies, les routes encombrées, et les longues files de voitures s'entasser aux barrières. Paris avait été témoin d'un tel spectacle, en 70, après Sedan, à la veille de l'investissement. Cette fois, comme alors, la foule valide resta impassible.

A la Chambre, un silence glacial planait sur les vastes salles presque désertes. Quelques rares députés y erraient comme des ombres, échangeant à voix basse de sinistres nouvelles: hier, l'état-major anglais a quitté Compiègne et l'état-major allemand l'y a remplacé; on se bat dans la forêt; les Allemands avancent à marches forcées, sans baga-

ges, sans réserves, haletant et risquant tout; les forts, dont les feux ne se croisent pas, ne peuvent les arrêter; Paris sera peut-être à eux dans trois jours; nos troupes se préparent à le dépasser; et le grand commandement se transporte à Melun. Que pouvait la Chambre dans cette extrémité? Chacun se regardait avec angoisse, sans savoir où était le devoir ni quel était le moyen de le connaître.

Albert de Mun, lui, gardait toute sa confiance. Il savait pourtant les entretiens impressionnants du général Gallieni, gouverneur de Paris, avec le ministre de la Guerre et le président de la République. "Je reviens de l'armée, avait dit l'un; vous n'échapperez pas à un investissement." "Attendez-vous, avait dit l'autre, à une grande bataille pour le 2 septembre, anniversaire de Sedan, et le camp retranché n'est pas prêt." A l'un et à l'autre de ses deux interlocuteurs, Gallieni avait répondu: "Le camp retranché n'existe pas; les ouvrages d'infanterie sont à peine commencés; les batteries ne sont pas en place; les munitions et le ravitaillement sont au-dessous du taux fixé; les territoriaux sans instruction; Paris est indéfendable, il doit être sauvé hors de ses murs, par une grande bataille en rase campagne."

Paris est indéfendable! c'était pour le gouvernement l'ordre de le quitter. Rome, dans une pareille extrémité, avait bien vendu le champ où campait Annibal; mais tout était changé: les temps, les hommes, la guerre surtout. A l'annonce d'un prochain départ, les ministères et l'Élysée furent envahis par les donneurs de conseils. Les exaltés voulaient faire de Paris une Saragosse et s'ensevelir sous ses ruines. Les réalistes se désolaient à la pensée de laisser bombarder ses monuments et détruire ses richesses. Quelques louches poltrons murmuraient même le mot de paix.

Cet affolement ne fit pas perdre son sang-froid au gouvernement, décidé à suivre l'avis des généraux responsables de la conduite de la guerre; et ceux-ci l'exhortaient à ne pas renouveler la faute des ministres du 4 septembre, qui compromirent la défense de Paris par leur obstination à y rester.

Avant de quitter l'Élysée, le président de la République fit mander Albert de Mun et le conjura de venir à Bordeaux continuer, avec son rôle de ministre de la confiance nationale, son apostolat patriotique. Cet appel s'adressait à un vieillard plus que septuagénaire, gravement atteint dans sa santé, toujours sous le coup d'une crise fatale. Le patriote, le chrétien, ne songea qu'au devoir. Il crut entendre dans la voix du chef de l'Etat la voix même de la patrie, et partit.

Dans Bordeaux encombré, il eut peine à trouver, au milieu d'une bousculade affarée, la place et le temps nécessaire pour écrire.

Jamais il ne trouva d'accents plus émouvants que dans ces journées terribles, où se décidait la destinée de la France.

L'armée, qui depuis Charleroi précipitait sa retraite, s'arrête tout à coup, éblouie par la vision de la victoire. Une inspiration soudaine désigne aux chefs la plaine qui entoure Paris, comme le théâtre prédestiné des combats décisifs, et dicte au généralissime la parole évocatrice des grands héros. Aussitôt les armées reformées accourent de toutes parts; une d'elles, sur la gauche, semble sortir de terre spontanément. Devant le cercle qui se ferme autour de lui, l'ennemi stupéfait interroge l'horizon, pour voir où passer et comment éviter la grande cité, objet de ses convoitises, dressée maintenant devant lui comme une formidable menace.

Il essaie d'abord de se rejeter à droite pour y trouver une issue; mais arrêté encore, il doit s'avouer vaincu, battre en retraite, passer l'Ourcq, passer la Marne et se réfugier sur l'Aisne.

Ceux qui raconteront cette merveilleuse épopée découvriront, sans doute, des raisons techniques qui nous échappent encore.

Ils analyseront le mouvement des troupes, les plans des généraux, et donneront de ces événements extraordinaires des explications qu'ils jugeront décisives.

Ce qu'ils n'expliqueront pas, c'est l'état d'esprit de la nation dans ces jours tragiques, sa maîtrise d'elle-même aux bords de l'abîme, sa sécurité à la veille d'un désastre presque certain.

Ce qu'ils n'expliqueront pas, c'est le sursaut de vaillance qui, tout à coup, secoua l'armée, le réveil foudroyant de soldats battus et harassés.

Ce qu'ils expliqueront moins encore, c'est la part qu'a prise à ce double prodige un homme politique depuis longtemps en lutte avec les passions de la foule, en butte à ses défiances.

Albert de Mun, confondu mais non accablé du rôle que les événements lui ont donné, n'eût pas une heure de relâche. Le triomphe de nos armes l'a comblé de joie, mais non surpris. Ce triomphe, il le prévoyait et l'attendait. Depuis longtemps, il sentait venir cette résurrection de la vieille France, se redressant, parée de ses vertus historiques, avec tout l'éclat de son ancienne grandeur.

Dans la succession de ces scènes épiques, le grand chrétien qu'il était voyait au-dessus du génie des chefs et de l'héroïsme des soldats l'action de la miséricorde suprême, qui n'a jamais abandonné notre nation prédestinée. La Marne, c'était, après Valmy, Denain, Orléans, Bouvines, Poitiers, un anneau de plus dans la chaîne des prodiges qui, au cours des siècles, ont sauvé la France près de périr.

Quelle que fût l'ardeur de sa foi, il n'eût pas un instant la pensée de la compromettre dans de vaines manifestations. Quel que fût l'éclat de ses services, il ne songea jamais à s'en faire des titres et à en demander la rançon. "Pas de politique de parade, pas de démarches stériles," écrivait-il à la fin de septembre. Notre "force immense, incalculable, vient de notre attitude ardemment patriotique et généreusement désintéressée. N'en perdons pas le bénéfice pour la satisfaction de manifestations inutiles."

Se retrouvant, après la Marne, devant ses lecteurs, il eut, non plus à ranimer, mais à contenir leurs espérances. Dans leur enivrement, ils s'étonnaient déjà que l'ennemi n'eût pas été rejeté au delà de la Meuse, au delà du Rhin. Pourquoi l'a-t-on laissé s'installer sur ses positions de repli? Pourquoi s'immobiliser soi-même en pleine victoire?

Pour répondre à ces questions, il eût fallu avouer, qu'on manquait d'obus et d'ouvriers pour en faire, que les arsenaux étaient vides, et impossibles à approvisionner. Cet aveu, le salut du pays l'interdisait. Le silence lui était pénible, car au fond du cœur il blâmait une stratégie qui laissait refroidir l'admirable entraînement des troupes victorieuses.

A la réflexion, il se rendit compte des nécessités qui imposaient cette longue et obscure défensive et la célébra en termes émouvants. Quel spectacle, celui d'une armée frémissante et chevaleresque qui s'enferme dans des boyaux de terre et poursuit, dans une lutte sans éclat mais sublime, le triomphe de son idéal!

Obligé d'éclairer le public surpris, presque déconcerté, il lui apprit les méthodes d'une guerre jusque-là inconnue, releva les courages par des conseils de sagesse, et lui offrit en exemple le calme intrépide de ces légions bravant, dans leurs tranchées, le feu de l'ennemi, les intempéries des saisons, les souffrances des jours et des nuits sans repos, toujours sur le qui-vive.

Il ne lui a pas été donné de suivre jusqu'à son dénouement les péripéties de ce drame incomparable et d'applaudir à l'apothéose faite par la France à ses légions victorieuses; du moins, il a assez vécu pour voir se dresser, en face de l'ennemi cloué sur place, un mur de granit, fait de poitrines françaises, et d'admirer, dans sa gloire rajeunie, l'héroïque patrie que l'insolence teutonne appelait "la première des nations mourantes."

Il fallait ces intimes joies pour l'aider à triompher de souffrances qui deve-

naient, de jour en jour, plus fréquentes et plus aiguës. Pas une nuit ne s'achevait sans qu'il eût à subir un nouvel assaut du mal qui lui apportait, dans des crises d'étouffement, un avant-goût de la mort.

L'âme n'était plus déjà, qu'à moitié maîtresse du corps qu'elle animait. "Il y a tout à l'heure quatre semaines, écrivait-il aux derniers jours de septembre, que je suis attelé à un travail formidable, qui ne me laisse aucun repos.

Les avertissements se succédaient plus fréquents et plus pressants. Il les entendait bien, mais résolu, lui aussi, à "tenir jusqu'au bout," il offrait en holocauste ses souffrances toujours plus vives, ses efforts toujours plus pénibles.

Un soir, il rentra bouleversé des impatiences de l'opinion publique, des inquiétudes que trahissait l'obscur réfaction des communiqués officiels, d'un fléchissement de l'optimisme dans ces milieux où il aurait dû être un acte de foi! Toute hésitation était pour ce croyant une défaillance, presque une désertion.

D'une main qui déjà tremblait, il prit sa plume et écrivit avec un frémissement mal contenu, où l'irritation se cachait sous un redoublement de confiance: "La guerre ne finira pas comme Austerlitz et Waterloo. Seulement un de ces jours on s'apercevra que les retranchements se vident, et nous les occuperons."

Quand la foule lut ces lignes aux premières heures du jour, Albert de Mun n'était plus; son corps était déjà refroidi.—Jacques Piou.

NAPOLÉON ET LE GENIE DE LA FRANCE

Continuation de la Septième Page.

giant, il ne se forma pas, comme tant d'autres, à force d'expériences et d'hécatombes humaines. Non! il avait un respect prodigieux de ses soldats. Dans l'art militaire, il fut un maître dès sa première bataille.

Il savait concevoir presque simultanément les plans les plus gigantesques et calculer avec une minutie extraordinaire les moindres détails de leur exécution. Ce cerveau, où tout se classait pour ainsi dire mathématiquement et se combinait mystérieusement en un merveilleux équilibre, savait ordonner avec une impétuosité sans égale, la réalisation instantanée de ce qu'il avait conçu.

Avec une prodigieuse intensité, sa vision géniale se promenait constamment sur l'Europe entière. C'est le premier et le seul des souverains modernes qui en fut capable. Jamais il ne perdait de vue ce cadre immense du Vieux Continent, dans lequel il se mouvait avec une extraordinaire facilité. Dans le bouillonnement de son esprit, avec une mémoire jamais en défaut, il embrassait, jour et nuit, jusqu'aux moindres mouvements de ses armées, où qu'elles fussent. Son ascendant sur ses maréchaux et sur ses troupes est resté légendaire; une bibliothèque entière ne suffirait pas à citer les traits d'attachement presque religieux qu'il inspirait à ses soldats.

Le prestige de Napoléon était tel que lorsqu'il était absent au moment d'une bataille, ses généraux, pour ne pas le révéler à leurs troupes, faisaient crier dans les rangs: Vive l'Empereur! avant d'engager le combat. Un de ceux qui l'avaient trahi, Moreau, répondait aux troupes alliées qui lui demandaient comment le vaincre: "Combattez-le partout où il n'est pas!" C'était en effet, la seule chance, illusoire du reste, de vaincre les plus fameuses troupes de l'Europe.

Sur ses Maréchaux, son pouvoir d'entraînement était énorme. C'est Davoust qui disait: "Quant je le sens auprès de moi, je vaudrais dix fois mieux."

A suivre

FRANÇOIS, LE RESTAURATEUR, MEURT SUBITEMENT

M. François Satre, cuisinier de grand mérite et propriétaire du restaurant François, est mort mercredi matin à 11 heures des suites d'une rupture de la vessie.

CUNARD-ANCHOR

Les plus grands, les plus rapides paquebots existants. Excellent traitement des passagers. Il existe un agent dans votre localité ou dans la ville voisine.

POUR LA FRANCE, VIA CHERBOURG

CAEMANIA Nov. 5 Dec. 3
AQUITANIA Nov. 15 Dec. 13

Pour tous renseignements s'adresser à l'agence de la ligne Cunard.
F. J. ORFILA
205 rue St. Charles.